

« Elles illustrent d'abord l'entêtement des sociétés à désigner régulièrement un bouc émissaire à leurs malheurs. »

-Mona Chollet

Se retrouvant devant les maux de l'existence (vieillesse, maladie, guerre, souffrance), l'humain tente d'en expliquer la cause, et ce depuis les mythes de l'Antiquité : ces récits qui ont indéniablement forgé le monde occidental.

La mythologie grecque et la Bible présentent la figure d'une femme qui serait à l'origine des vices de l'humanité : Pandore ouvre la boîte des maux et Ève offre la pomme à Adam. Ces deux récits fondateurs s'accordent tant qu'à l'identification de la cause de tous les maux de l'existence et le coupable, ou plutôt la coupable dans le cas présent : la femme. Il est facile d'emprunter l'avenue de l'indifférence quant à ces récits anciens qui n'ont, en apparence, aucune répercussion sur l'homme et la femme modernes ou sur la dualité qui existe entre eux ; or, les femmes sont aussi bien les victimes des Modernes, ces sorcières que l'on a brûlées de mères en filles sur les bûchers alors que Descartes faisait l'éloge de la Raison.

Cette figure de tentatrice, de cette première femme, dans les récits mythologiques et bibliques, n'est pas plutôt l'illustration de la faiblesse du caractère de deux hommes? Il est convenu dans ces deux récits, celui de Pandore et celui du péché originel, que l'arrivée de la femme sur Terre est la cause de tous les maux de l'existence. Lorsqu'Adam accepte la pomme, ce fruit défendu offert par Ève, il est embarqué dans la fatalité qu'est la souffrance humaine. Lorsqu'Épiméthée, titan de la mythologie grecque, accepte le cadeau empoisonné que lui offre Zeus, Pandore, en se moquant des avertissements de son frère Prométhée, il embarque l'humanité dans la même fatalité qu'Adam. Les deux récits présentent la même thèse : avec la femme vient le malheur. Or, la position dans laquelle se retrouve ces deux hommes, cette incapacité à résister à la femme, est plus représentatif de la faiblesse de caractère du sexe masculin, dans le sens où, la femme n'aurait pu être cette figure de tentation si l'homme avait été complètement indifférent à celle-ci. Et cette même idée est omniprésente dans la conception dite moderne des sexes, même si cet horizon binaire est peu à peu en train de s'écrouler.

Les contes de fées, espace public intrigant petits et grands, contribue à la désignation de la femme comme bouc émissaire. En considérant les récits de princesses (évoquer tous les

types de contes merveilleux ne serait guère pertinent dans le cas présent), il est facile de noter la mince place qui est réservée à la figure paternelle : existe-t-il un homme plus passif que le père de Blanche Neige? Dans ces contes, le père n'est pas mêlé au conflit qui existe entre sa fille (la princesse) et sa nouvelle femme (méchante belle-mère et sorcière dans de nombreux cas). La menace, prenant la forme d'une pomme (encore ce fruit, intrigant non?) ou autre, planant au-dessus de la tête de la jeune fille est l'œuvre d'une femme, de la sorcière. Le père, dans ces récits, en imposant la venue de cette femme dans la vie de son enfant, n'est jamais considéré comme la cause du problème : il est tout simplement exclu de tout conflit. Or, l'homme fait inévitablement (à noter ici un ton quelque peu sarcastique) partie de la solution : c'est après 100 ans qu'Aurore se réveilla au contact des lèvres de son prince charmant. Bien que les contes merveilleux me fascinent, comment accepter cette thèse patriarcale.

Cette dualité entre la princesse et la belle-mère (souvent sorcière) omniprésente dans l'espace public décrit est une représentation du fantasme de la jeunesse éternelle. Par ces deux figures, le message envoyé aux jeunes filles est qu'il est fantastique d'être jeune et horrible d'être vieille. La perception qu'entretient la femme vis-à-vis sa propre beauté prend alors la forme d'un décroissant. Les jeunes filles, recevant ce constat, ne se retrouvent pas dans la position où elles peuvent totalement s'épanouir : comment partir du bon pied tout en appréhendant cette fin si terrible. La femme n'est pas un produit en conserve, sa vie n'est pas déterminée par une date de péremption, et encore moins une date choisie par un homme selon ses goûts personnels.

Ces mythes, ces contes, ces récits ne sont que le miroir des réelles souffrances vécues par les femmes, ces sorcières, pendant la période des grands bûchers des XVIe et XVIIe siècles. Sous-estimer le récit de Pandore ou celui du péché originel équivaut à nier un fait irrévocable : la femme est le bouc émissaire, et ce, depuis des milliers d'années. Il est indéniable que ces différentes histoires forgent l'identité des jeunes garçons et des jeunes filles encore à ce jour. L'imaginaire collectif occidental a ostracisé ces nombreuses femmes d'innombrables fois, vivantes et mortes.

La femme pointée du doigt comme bouc émissaire est un phénomène récurrent dans les institutions présentement en place, affirmant se tenir si loin de tous ces récits anciens. Mais c'est alors qu'on réprimande à des filles de 12 ans de porter leur jupe trop courte, les jambes étant une source de distraction pour les garçons : une autre loi/règle provenant d'un regard strictement masculin?

Il est difficile de saisir exactement la relation qui existe entre ces récits et la société contemporaine : de quelle manière s'influencent-ils? **Écrits** par des hommes (quelle surprise!), ces histoires en disent bien plus sur ceux-ci que sur les femmes. Or, pendant si longtemps (et encore à ce jour dans plusieurs exemples), elles ont adhéré aux différents idéaux véhiculés par ces mythes : les jeunes filles redoutent de devenir vieilles femmes... Il relève d'une réussite (ton absolument sarcastique) de faire croire aux hommes que les femmes sont la cause de tous leurs malheurs, mais il relève d'un exploit de le faire croire aux femmes.